



## CHARLES JACQUIAU

MORT LE 30 AOUT 1917, A ZEITENLICK (MACÉDOINE)

*Promotion 1902. — Lettres.*

Besnard, au bulletin de Saint-Cloud, disait le 15 octobre :  
« Jacquiau (1902), adjudant interprète. Mort à Salonique, le 30 août 1917, d'un accès de paludisme pernicieux. Daunois, qui m'apprend sa mort, des collègues, entre autres M. Perières, inspecteur primaire à Mont-de-Marsan, assistaient à son inhumation. Ils ont pu obtenir qu'un entourage convenable soit fait autour de sa tombe. »

Jacquiau était né le 23 mars 1879, à Méridy-l'Église (Nièvre) dans une famille nombreuse — neuf enfants — de rudes travailleurs. L'exemple paternel, l'exemple de ses frères et sœurs aînés qui tous s'étaient créés de belles situations, l'entraînèrent à sa sortie de l'École normale de Varzy vers la préparation des examens supérieurs de l'enseignement primaire. Il travailla durement : instituteur adjoint à Donzy et Moulins-Engilbert, soldat au camp d'Avord en 1900, puis délégué à l'École primaire supérieure de Vervins de 1901 à

1902. C'est à cette date que la « Jeunesse enseignante » nous mit en relations. Le concours de 1902 nous fit entrer ensemble à Saint-Cloud, et le hasard nous réunit, dès l'examen oral, dans la même chambre ; nous ne nous connaissions que par correspondance : il m'embrassa avec une sincérité si chaleureuse que je me sentis naître un frère.

Et cette fraternité est devenue plus étroite avec les années. Professeur à l'École normale de Caen, il m'envoyait des lettres savoureuses. Par son entrain jovial, il avait été à Saint-Cloud l'arbitre né de tous les petits conflits de promotion ou d'école ; il avait joué un rôle précieux, bien que modeste et obscur, dans l'organisation des réunions Mouffetard où son enthousiasme eut raison de certains dilettantismes. De cette Normandie où il devait revenir inspecteur primaire il me contait le succès de son enseignement, — un élève à Saint-Cloud (lettres) presque chaque année, — et il se montrait, lui, homme des réalisations, effrayé par la distance formidable entre les ambitions d'École normale pour créer des instituteurs dignes du nom, et la misère morale que la vie politique et la vie sociale normande imposaient aux jeunes maîtres au sortir de l'école.

Atténuer l'effet de ce saut pour les débutants, chercher à leur donner, à donner à tous les maîtres, quels que soient leur âge et leur expérience, l'impression qu'il est, dans chaque milieu, des points d'appui pour une action morale, sociale et même politique efficaces, les découvrir pour eux et les leur présenter comme des moyens immédiatement pratiques, leur suggérer la certitude de réussir à vaincre toutes les forces mauvaises de la contre-éducation, leur permettre d'obtenir, par lui-même, d'un côté, le maximum d'influence extérieure, et de l'autre le maximum des joies intérieures : tel fut son rôle d'inspecteur primaire à Pontarlier, où je l'ai revu travaillant avec mes camarades et mes élèves de l'École normale de Besançon, leur laissant à tous l'impression d'un chef « magnifique ». Il pouvait l'être par sa préparation antérieure, par ses dons naturels d'homme,

d'administrateur et même d'artiste (il chantait merveilleusement). Un mariage heureux lui permettait une vie large et généreuse.

Revenu en Normandie où l'attiraient la proximité de Paris et le voisinage d'un beau-frère, directeur de l'asile Antoine Hönigswarter, au Buisson-Pallu-Saint-André (Eure), il n'a pas connu à Lisieux les joies de son premier poste : un air moins pur que celui des plateaux du Doubs soufflait sur les rives de la Touques. Mais il s'adapta vite, et avec son joyeux tempérament de demi-Bourguignon, il trouva, même dans les longs et plantureux banquets où se plaît le Normand, des moyens pratiques de faire entendre la sagesse laïque.

« Embusqué » surveillant d'études au Prytanée militaire de La Flèche pendant les deux premières années de guerre, il rongait son frein, attendant l'heure du dévouement, se répétant qu'elle viendrait et qu'elle le trouverait prêt.

Le voici au dépôt à Verneuil-sur-Avre, écrivant le 1<sup>er</sup> avril 1916 : « En ce qui me concerne, je suis décidé à frapper dur. Si jamais j'arrive au corps à corps, je crois qu'ils ne me descendront pas sans casse. Quelle horde de bandits. »

Et le 12 août : « Il revient maintenant des blessés de Verdun et c'est avec eux que je partirai. Mais je n'irai plus dans la territoriale. Il faut attendre tranquillement son destin. Les Boches sont irrémédiablement perdus. On peut donc mourir sans regret... »

Je l'ai vu partir à Salonique. Au dépôt à Besançon, il réconfortait par sa seule présence les troupiers qui se lamentaient d'être désignés pour l'Orient. Le « gros adjudant » était populaire, plus que le colonel, dans tout le régiment. Je l'ai entendu, au Kursaal transformé en caserne, exposer à ses futurs camarades de combat tous les avantages de la vie à Salonique ; il n'oubliait aucun des arguments les plus logiques, les plus pittoresques, les plus humoristiques, capables de convaincre son auditoire, et il finissait par l'entraîner en de larges éclats de rire. « Tout ce que je leur dis n'est peut-être pas très, très vrai, m'ajoutait-il modes-

tement, mais en leur assurant que c'est probablement vrai, je leur donne une foi suffisante pour affronter les premiers ennuis du voyage et de l'arrivée. Après, on verra. L'essentiel est de partir gaiement. »

Et lui-même partait avec une joie radieuse. Je me souviendrai toujours des vingt-quatre heures qu'il vint passer dans ma famille, et où, comme à son habitude, il fut merveilleux de gaieté française : « J'en reviendrai avec la croix de guerre que j'aurai gagnée largement et je défileraï sous l'Arc de Triomphe ! »

Le 12 mars 1917, il m'écrivait : « Je suis encore dans l'attente, pas trop à plaindre. Il y a pire... J'attends... j'attends... sans impatience. On se forge des tempéraments de boudhas ! »

Le 20 avril : « A part les moustiques, ça va. »

Le 1<sup>er</sup> mai, en m'envoyant sa photographie qu'il jugeait « peu affable » : « Me voici à demeure au D. I. comme adjudant de compagnie et interprète à la fois (il avait été reçu avec le n<sup>o</sup> 1 à l'examen d'interprète pour l'italien). Je suis le grand traducteur. Me voilà tranquille. Mais il fait déjà chaud : 30° à l'ombre. Coup dur à la cote 1248. Les lions (Lyonnais de R..., colonel d'un régiment de l'Est qui fut de nos amis à Saint-Mihiel) sont esquinés. Mais très peu de tués. Enfin ça va. »

Et le 27 septembre, un mot de M<sup>me</sup> Jacquiau m'apprenait la triste nouvelle : « Mon pauvre Charles est décédé à Zeitenlick le 30 août des suites d'un accès de dysenterie. Il n'a même pas eu la joie de voir son dernier né. »

Puisse le souvenir ému que nous gardons au bon collègue et ami, au vaillant soldat obscurément tombé pour la France, apporter à sa veuve quelque douce consolation et à ses fils quelque fierté!...

E. BUGNON.

---